



Mon ami Machuca

Machuca
de Andrés Wood

Fiche technique

**Chili/Espagne/France/
Royaume-Uni - 2004 - 2h**

Réalisateur :
Andrés Wood

Scénario :
**Roberto Brodsky
Mamoun Hassan
Andrés Wood**

Image :
Miguel J. Littin

Montage :
Fernando Pardo

Musique :
**José Miguel Miranda
José Miguel Tobar**

Décor :
Rodrigo Bazaes

Interprètes :
Matías Quer
(Gonzalo Infante)
Ariel Mateluna
(Pedro Machuca)
Manuela Martelli
(Silvana)
Ernesto MALBRÁN
(Padre Mc Enroe)



Résumé

Deux enfants âgés de 11 ans : Gonzalo Infante, issu des beaux quartiers, et Pedro Machuca, qui survit dans un bidonville... Alors que tout les oppose, les deux garçons se rencontrent sur les bancs de l'école grâce à l'initiative idéaliste du Père Mac Enroe : permettre aux enfants de milieu défavorisé d'intégrer le collège catholique très huppé qu'il dirige. Son but : apprendre à tous le respect et la tolérance au moment où le climat politique et social se dégrade dans le pays. Parmi les parents des enfants, certains approuvent, d'autres crient au scandale. De cette atmosphère fiévreuse naît une amitié profonde entre les deux garçons qui partagent un premier amour, des rêves de justice et un instinct de rébellion...

Critique

La rue chilienne est le théâtre du conflit national qui aboutit, en septembre, à l'instauration du régime dictatorial du général Augusto Pinochet. Côté cour, la gauche, la classe ouvrière et les Jeunesses communistes croient, depuis l'accession au pouvoir de Salvador Allende, en l'avènement d'une société plus juste. Côté jardin, la bourgeoisie apeurée soutient le retour à l'ordre prôné par Pinochet. Au Chili, depuis le départ d'Augusto Pinochet en 1989, aucun cinéaste ne s'était frotté à la fiction pour traiter de cette période de fièvre politique, pendant laquelle les deux camps s'affrontaient par manifestations interposées. Sans doute fallait-il attendre que les enfants de cette période aient les moyens de faire des films. Agé de 39 ans, le Chilien Andrés Wood, qui en avait 8 en

L E F R A N C E

www.abc-lefrance.com

1973, est le premier à franchir le pas. Dans **Mon ami Machuca**, il met en scène l'éveil au monde de Gonzalo, un préadolescent d'extraction bourgeoise, pendant ces quelques mois.

Selon un parti pris du moindre risque, fréquemment employé pour aborder des périodes historiques recélant une part de culpabilité collective non assumée (le franquisme, par exemple), les faits sont présentés à travers les yeux d'un enfant. En abordant la politique par son versant le plus sentimental, on glisse ainsi sur les questions ambiguës et conflictuelles. Mais Andrés Wood ouvre incontestablement une brèche, et ce d'autant mieux que son film traite finalement moins d'une spécificité chilienne que d'une époque enterrée pour le monde entier, où l'engagement politique procédait d'un réjouissant élan vital.

De cette euphorie qui avait pour cadre la guerre froide et l'affrontement d'idéologies tranchées, du bien contre le mal, de la liberté contre le collectivisme, ou de l'égalité des hommes contre le capitalisme selon le camp que l'on avait choisi, le film rend compte sous la forme d'un récit d'apprentissage. A travers l'histoire de Gonzalo, de son amitié avec Pedro Machuca, un Indien des bidonvilles et de leur histoire d'amour commune avec la voisine de celui-ci, Silvana, le réalisateur met sur un même plan l'éveil politique et l'éveil des corps.

Attiré par leur rage de vivre, le jeune bourgeois s'invite dans leur vie, les aide à gagner de l'argent en vendant des drapeaux et des cigarettes aux riches manifestants d'extrême droite. Il rejoint

avec eux les cortèges communistes pour sauter, crier et appeler des lendemains meilleurs. Il s'enivre de l'audace érotique de l'insolente et belle Silvana. Par intermittence, des morceaux de rock psychédélique prennent le relais du son, renvoyant au vent de révolte qui soufflait alors sur la jeunesse du monde entier.

Entre fascination et dégoût, Gonzalo découvre les conditions de vie misérables de ses nouveaux amis, et le gouffre qui le sépare d'eux. Et c'est dans le conflit qui se noue en lui, entre une générosité spontanée qui lui fait prendre le parti de Gonzalo dans la cour de l'école contre une bande de petits-bourgeois mesquins et une appartenance de classe qui s'impose explicitement à lui pour la première fois, que réside la vraie réussite du film.

(...) Dans ce film d'inspiration autobiographique, cette amitié fragile et peu probable, mais non moins réelle, est présentée comme le fruit de la politique d'Allende. Machuca n'aurait jamais rencontré Gonzalo si le directeur de leur école, un prêtre progressiste, n'avait pas décidé d'enrôler ses élèves, contre l'avis de leurs parents, dans un programme de coopérative agricole destinée à financer la scolarité d'une poignée d'enfants des bidonvilles. Le coup d'Etat de Pinochet et l'institutionnalisation subséquente de la violence politique brisent cette expérience sociale et, avec elle, de manière dramatique, les ferment de cette relation humaine. (...)

Isabelle Regnier

Le Monde - 19 janvier 2005

Un sujet fort, une mise en scène presque classique qui favorise la peinture des sentiments, c'est la formule séduisante du troisième film du Chilien Andrés Wood, jusqu'alors inconnu en France. Né à Santiago en 1965, il raconte ici une enfance bouleversée, comme la sienne, par les batailles politiques qui aboutirent au coup d'Etat du général Pinochet, en 1973. Ses personnages ont 11 ans cette année-là, et ils vont faire brutalement l'expérience des grandes choses de la vie : l'amitié, l'amour, la confrontation au monde et à la mort.

(...) Andrés Wood nous touche en prenant - avec beaucoup de sensibilité - le parti des enfants face à des adultes qui cultivent préjugés et inégalités, hypocrisies et mesquineries. Ainsi, la mère de Gonzalo, qui ne consent à passer des après-midi avec lui que pour couvrir sa relation adultère avec un homme d'un milieu encore plus aisé que le sien. Mais être pauvre ne rend pas la famille de Machuca meilleure : les moqueries accueillent Gonzalo, qui passe pour un fils à papa égaré, un faux frère...

A travers une reconstitution des années 70 très juste, Andrés Wood décrit une société chilienne étouffante, minée par les tensions. La belle amitié de ses personnages est vite rattrapée par l'amertume d'une vie où tout devient politique, où chacun est d'abord un ennemi de classe. Même leur flirt avec la jeune cousine de Machuca perd son innocence, quand l'initiation sentimentale et ses jeux improvisés, joliment décrits, croise le destin tragique de tout un pays. Cette manière décalée d'aborder la réa-

lité historique fait toute l'originalité du film, même si on peut regretter que le passage des destins individuels à l'histoire collective manque un peu de lyrisme. Mais, jusque dans les moments les plus convenus, Andrés Wood garde cette générosité du regard où l'on sent l'influence (revendiquée) de Truffaut et de Louis Malle. On pense en l'occurrence beaucoup à **Au revoir les enfants**. Référence heureuse.

Frédéric Strauss
Télérama n°2871 - 22 janv 2005

Entretien avec le réalisateur

Comment ce projet est-il né ? Est-il lié uniquement à vos souvenirs d'enfance ?

C'est un film qui a de multiples origines. J'avais au départ été séduit par une ébauche de projet de l'un des scénaristes de mon précédent film, **La Fièvre de l'ormeau** : l'intrigue se déroulait en 1978 et les protagonistes étaient un tandem d'adolescents, tous deux fans du film **La Fièvre du samedi soir** et de sa musique. En discutant avec le scénariste en question, je me suis rendu compte que nos points de vue sur ce projet étaient radicalement opposés. C'est ma femme qui m'a fait comprendre que le film que je voulais réaliser concernait mon expérience du collège. J'ai contacté Roberto Brodsky, avec qui j'avais travaillé sur un documentaire sur cette époque réalisé pour la télévision, et j'ai ensuite sollicité Mamoun Hassan. Tous deux ont nourri le scénario

final de souvenirs personnels de leur enfance.

*Vous aviez déjà réalisé deux autres films avant **Mon Ami Machuca**. Pourquoi avoir attendu votre troisième long métrage pour aborder cette période ?*

Je ne sais pas exactement pourquoi. Dans mes deux premiers films, comme dans **Mon Ami Machuca**, les thèmes que j'aborde me sont venus de manière spontanée. Et ce que je peux dire, sans le moindre doute, c'est que nous pratiquons beaucoup l'autocensure dans notre métier. D'autant que les événements qui se sont déroulés en 1973 continuent à diviser profondément le pays, et qu'il n'est pas facile de les aborder au cinéma. D'une certaine façon, je pense que je n'étais pas assez mûr auparavant pour avoir une opinion tranchée sur ces événements et cette époque.

Le film retrace une prise de conscience politique qui se forge dans la rue, sur le terrain pour ainsi dire...

Dans les années 70 et 80, la politique était notre quotidien. Tout le monde appartenait à un parti. Même si j'étais alors très jeune, j'ai conservé cela profondément enraciné en moi.

La réaction de Gonzalo Infante est-elle typique des jeunes bourgeois de l'époque, dont les idées sont progressistes, mais qui restent conscients de leur appartenance sociale ?

Pour moi, Gonzalo n'a rien d'un personnage stéréotypé et son comportement est au contraire tout à fait singulier. S'il s'en-

tend bien avec Pedro Machuca, c'est parce qu'ils ont tous deux pas mal de choses en commun – même s'ils n'ont pas les mêmes opinions politiques.

La toile de fond politique est souvent évoquée par des plans sur diverses inscriptions : slogans sur un mur, affiches, coupures de presse, banderoles dans une manifestation...

La toile de fond du film correspond tout à fait à la situation qu'on a voulu dépeindre. Nous avons cherché à évoquer cette époque à travers des éléments immédiatement perceptibles, comme les inscriptions et les affiches, mais aussi en livrant au spectateur des informations plus subtiles, à travers les mimiques et les expressions des visages des protagonistes. Le film joue sur plusieurs registres, mais le contexte politique et social est primordial à mes yeux.

L'un des plans les plus tristes est sans doute la disparition du slogan «No a la guerra civil» sur un mur...

Ce qui est assez paradoxal, c'est que les communistes souhaitaient préserver la démocratie, tandis que leurs alliés, comme leurs ennemis, cherchaient l'affrontement. En un sens, la scène où l'on découvre que la fumée d'un incendie a effacé le mot «No» est encore plus triste...

Pouvez-vous me parler du personnage du prêtre marxiste d'origine américaine ? Pour vous, est-il un utopiste absolu ?

Le véritable prêtre, qui a inspiré le père MacEnroe, n'aimait pas vraiment qu'on l'assimile à un

marxiste. C'était un utopiste, pas franchement pragmatique, mais c'était un authentique héros, de même qu'Allende était un héros. C'est grâce au père Whelan que j'ai pu écrire le personnage du père MacEnroe.

*Y a-t-il des cinéastes ou des films qui vous ont particulièrement marqué ? Comme Ken Loach ? Ou le film **Il pleut sur Santiago** ?*

J'admire beaucoup de cinéastes, mais l'influence que je revendique pour ce film est clairement le cinéma de François Truffaut et de Louis Malle.

Au-delà du clivage social perceptible dans le collège, il y a un clivage ethnique entre jeunes d'origine européenne et jeunes d'origine indienne...

Il y a effectivement un clivage qui tient à la couleur de peau des collégiens. Mais la véritable ligne de fracture entre les jeunes est essentiellement sociale et financière.

Il y a dans le film quelques moments de légèreté et d'insouciance, comme lorsque les deux garçons embrassent une fille pour la première fois...

Quand j'ai commencé à me remémorer ces années, je me suis rendu compte que, malgré la situation politique troublée, on avait alors un sentiment de liberté et de bonheur. Je voulais qu'on le ressente dans le film.

(...) Que pensez-vous des cinéastes chiliens qui ont quitté le pays

en 1973, comme Miguel Littin, Raul Ruiz, Patricio Guzman ou Helvio Soto ?

J'ai beaucoup de respect pour eux. En faisant ce film, j'ai cherché à leur rendre hommage.

Dossier de presse

Le réalisateur

Andrés Wood est né en 1965 à Santiago. Après des études d'économie au Chili (1984-1988), il part en 1990 poursuivre des études cinématographiques à l'Université de New York. En 1992, il réalise son premier court-métrage, **Idilio**, suivi de **Reunión de Familia** en 1994, qui lui vaut le prix du Meilleur Film au festival de Santiago en 1994, celui de Meilleur Réalisateur au festival de Viña del Mar en 1995, et une sélection officielle au festival de Clermont-Ferrand la même année. Son premier long-métrage, **Historias de Fútbol** sort au Chili en 1997. Sa Première internationale a lieu au festival de Montréal, mais c'est au festival de San Sebastián qu'il est présenté pour la première fois en Europe. En plus d'être sacré Meilleur Premier Film en 1998, au Festival de Carthagène, et d'obtenir le Prix de la Casa de America à Madrid, Andrés Wood est reconnu Meilleur Réalisateur de l'année 1997 au festival de Huelva. En 1998, il est réalisateur et co-scénariste d'une mini-série pour la télévision, **El Desquite**, qui obtient le Prix du Conseil National de la télévision chilienne. **La Fiebre del loco (La Fièvre de l'ormeau)**, son second

long métrage, réalisé en 2000, est sélectionné en 2001 aux festivals de Venise (Cinéma au présent), de Toronto, de Biarritz où il est choisi pour être projeté en numérique, et au Festival de Sundance. Il est primé à Carthagène, Lérida, Lima, Biarritz et Madrid. En 1999, son scénario avait déjà remporté le Prix Canal Plus Espagne, au Festival de la Havane. A côté de ses longs métrages, Andrés Wood réalise également des films publicitaires au sein de sa société de production basée à Santiago, Wood Productions. **Mon Ami Machuca** est son troisième long métrage. Andrés Wood a co-écrit le scénario de ses trois longs métrages.

Dossier de presse

Filmographie

Téléfilm :	
El Desquite	1998
Courts métrages :	
Idilio	1992
Reunión de Familia	1994
Longs métrages :	
Historias de Fútbol	1997
La Fiebre del loco	2000
Mon ami Machuca	2004

Documents disponibles au France

Revue de presse importante

Pour plus de renseignements :
tél : 04 77 32 61 26
g.castellino@abc-lefrance.com